

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [257] - 288 p.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES

Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNÉE 9^e LIVRAISON

MAI 1893



MONTRÉAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — MAI 1893 — 9^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

UN MISSIONNAIRE DU ZAMBEZE.—M. LE JUGE ROU-
THIER, ORATEUR (SUITE ET FIN).—LE BACCALAURÉAT
(SOUVENIRS).—IN MEMORIAM : M. LOUIS TURCOTTE,
PTRE.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—
PLACES DE SEMAINE.—ÉCHOS DE L'ACADÉMIE.—
PROPOS D'ÉCOLIERS.

UN MISSIONNAIRE DU ZAMBEZE

Il y a quelque vingt cinq ans, un de nos élèves interrompait brusquement sa classe de rhétorique, et s'envolait, avant l'heure, du nid térésien.

Il soufflait alors comme un vent de croisade sur notre pays. Au moment où la France de Napoléon III désertait la cause du Pape, les Canadiens se mettaient en frais de reprendre pour leur compte le *Gesta Dei per Francos*.

C'était vraiment une heure solennelle de notre histoire. Pie IX demandait des soldats pour se défendre contre les entreprises de la Révolution. Cette voix retentissait comme un clairon sur nos bords, et réveillait partout le vieux courage de nos pères endormi, non éteint, dans une paix d'un demi-siècle. Nos jeunes gens sentaient sourdre

des aspirations nouvelles et tressaillir toutes les forces vives dans leurs cœurs de vingt ans : ils s'enflammaient à l'idée de secourir le Saint-Père, de défendre Rome, de mourir, s'il le fallait, pour l'Eglise et pour Dieu.

Notre collégien était de ceux-là. Pouvait-il échapper à ces ardeurs généreuses, lui, âme de feu, humeur inquiète et aventureuse, nature parfois revêche, impatiente du joug mais capable aussi de tous les dévouements ? Lui, qui s'escrimait avec tant de vaillance dans nos cours contre des forts de neige, pouvait-il laisser à d'autres, sans le partager, l'honneur d'aller faire le coup de feu contre les Garibaldiens ? Il partit donc et s'enrôla sous le drapeau qui portait la fière devise : "Aime Dieu et va ton chemin."

Son chemin, à lui, le menait loin, jusqu'au bout du sacrifice et du dévouement. Il y alla, poussé par la grâce et les meilleurs instincts de sa forte nature. Avant même l'occupation de Rome par les Piémontais, il était passé des zouaves aux jésuites. C'était sortir de la caserne pour s'engager plus avant dans la carrière militante. Et comme il ne savait pas marchander avec Dieu, le père Daignault, dans l'armée de St-Ignace, voulut être placé aux avant-postes : il espérait y trouver le danger, la bataille, le baptême du sang. Il fut donc envoyé au Zambèze, lorsque ce nouveau champ d'apostolat s'ouvrit à la Compagnie de Jésus. Cette région du Zambèze est inhospitalière pour les Européens ; dure aux chercheurs d'or, elle l'est plus encore au missionnaire. On y tombe avant l'âge, sous les coups d'une fièvre qui vous consume en quelques heures ; sous le poids des labeurs quotidiens, au milieu de ces noirs grossiers, superstitieux, féroces ; sous l'accablement de la fatigue dans ces voyages interminables, sous un soleil de feu, à travers les rivières, les marécages, les fourrés de la forêt tropicale. Il ne manque parfois au martyr ni la zagaie du Cafre, ni la dent du lion, ni même la dent du cannibale. . . .

Pourtant cette terre cruelle a laissé vivre le père Daignault. Il en est revenu lorsque tant de ses frères y demeurent couchés dans la tombe. Il est

rentré au pays, pour un moment, juste le temps d'embrasser sa vieille mère, de serrer la main aux parents et aux amis. Et encore à peine s'est-il prêté à ces devoirs de la piété filiale et de l'amitié. Un autre souci le préoccupait, celui de créer des sympathies pour ses noirs, de solliciter des secours, de recruter des ouvriers pour sa lointaine mission qui garde toute sa sollicitude et son dévouement. Cette dernière tâche surtout lui tenait au cœur. Car, il est de ceux qui pensent et disent tout haut que notre patrie se doit à elle-même et à Dieu de rendre à ces pauvres nations le don si largement reçu de la foi ; que nos séminaires canadiens doivent être des pépinières actives et fécondes de vocations ecclésiastiques ou religieuses ; que, s'il y a pénurie d'ouvriers évangéliques, la faute en est à tant de jeunes gens qui ne répondent pas à l'appel de Dieu. L'Afrique, qui semblait depuis si longtemps porter le coup de la malédiction divine, s'ouvre aujourd'hui par tous les côtés au zèle des missionnaires. Mais il les faut, ces missionnaires ; il faut en grossir le nombre ; il faut remplacer par de nouvelles recrues les vétérans qui tombent. Voilà pourquoi le père Daignault vient jeter le filet dans nos collèges. Singulier pêcheur d'hommes, qui n'offre, pour attirer à lui, que l'appât des privations, du sacrifice, de la souffrance ! Ce sont, en effet, les seules perspectives qu'il ouvre sur sa mission du Zambèze. Mais, il faut bien l'avouer, Jésus-Christ n'avait pas d'autre méthode pour faire ses apôtres : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam*. Aussi je ne serais pas surpris que le père Daignault eût pénétré plus d'un jeune cœur de sa chaude parole et qu'il y eût déposé des germes qui produiront des fruits en leur temps. Dieu le veuille !

Après vingt-cinq ans écoulés, nous avons revu le père Daignault sous le toit de l'*Alma Mater*. Nous avons vénéré ce Térésien qui nous revenait avec une couronne de cheveux blanchis avant l'âge, et rentrait comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes. Au lieu de le recevoir à bras ouverts, nous étions presque tentés de nous prosterner à deux genoux devant cet apôtre et de

baiser la poussière de ses pieds ! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona ! Rom. 10-15.*

A. NANTEL, P^{tr}e.

M. LE JUGE ROUTHIER, Orateur

ETUDE LITTÉRAIRE

(*Suite et fin*).

Mes chers élèves, dans les considérations précédentes, j'ai donné comme une analyse du talent oratoire du juge Routhier. J'en ai fait remarquer les traits brillants et, dans les extraits choisis, ses facultés diverses se sont magnifiquement déclarées. Vous connaissez maintenant un peu mieux ce talent.

À présent, mes chers élèves, ne serait-il pas opportun de vous faire connaître l'homme ? Je vous dirai en cinq mots quel il est et je m'expliquerai. Le juge Routhier est un patriote, un poète, un orateur, un philosophe et un chrétien.

Il est patriote : Oui, il aime sa patrie et si j'osais, je dirais : il l'adore. Le transport et l'accent enthousiaste avec lesquels il éclate aux jours des solennités nationales témoignent de ce véhément amour. L'orateur célèbre avec complaisance les beautés et les grandeurs de notre patrie. Il aime à publier quel peuple nous sommes :
 " Dites à la France, s'écrie-t-il avec orgueil en présence
 " du comte de Paris et de son honorable suite, dites à la
 " France que nous avons au cœur le double enthousiasme
 " du patriote et du chrétien ; que nous sentons couler
 " dans nos veines le sang noble et généreux qui féconde
 " les patries et qui enfante les héros et que sous les
 " humbles dehors de la pauvreté et de la faiblesse, nous

“ possédons les énergies de bronze qui font les races fortes et qui conquièrent l'avenir. ”

Exposant ses espérances sur notre destinée, il se plaît à prouver que ses rêves ne sont point de vaines illusions ; qu'un jour ils seront d'illustres réalités. — Il doit espérer beaucoup le peuple né de l'Eglise et de la France : l'Eglise, ce fondement nécessaire et impérissable des nations, puis la France, la France du XVII^e siècles, de cette époque glorieuse... “ où, portant le sceptre du génie et du savoir, notre mère patrie s'avancait majestueusement en tête de la civilisation européenne, ayant à son côté sa flamboyante épée et sur son front le rayonnement de la science pour éclairer les peuples. ”

M. Routhier est poète : Relisez, chers élèves, les pages citées de ses discours et voyez comme sa parole est habituellement inspirée, comme son langage est animé par de vives images, par de grandes figures et d'heureuses comparaisons, comme les transports des passions oratoires y éclatent, comme une savante harmonie y verse son charme enchanteur. Mais c'est là précisément la poésie selon le judicieux Fénelon.

M. Routhier est orateur : Il l'est par cette chaleur, cette force, cette noblesse de sentiment, enfin par ce zèle ardent pour la vérité et la justice, choses qui attachent, émeuvent, et entraînent le lecteur ; il l'est encore par ce besoin irrésistible qu'il éprouve d'imprimer dans l'âme des autres sa pensée et son vouloir, et de communiquer à tous le feu sacré qui le dévore et alimente chez lui toutes les sources de l'inspiration.

M. Routhier est philosophe : La largeur de ses vues, l'étendue de son savoir, la pénétration de son esprit, la droiture de son jugement le déclarent avec évidence.

M. Routhier est chrétien : Tous ses discours sont imprégnés du sentiment religieux. La foi fervente lui fait saisir avec empressement les occasions qui s'offrent de rendre hommage à notre mère la sainte Eglise. On dirait que l'Ecriture sainte est son livre favori, tant ils sont nombreux, dans ses discours, les élans pathétiques et sublimes inspirés par les pages sacrées.

Mes chers élèves, je voulais clore ici mon étude littéraire ; pour vous communiquer, cependant, une pensée de M. Routhier, je dois ajouter quelques mots.

J'ai borné mon travail sur les " Conférences et Discours " à l'étude de l'intelligence, de l'imagination et de la sensibilité ; ce n'est pas à dire que ces qualités seules font l'orateur. Non pas ! Elles vous donnent plutôt l'homme éloquent que l'orateur. Le premier talent de l'orateur, c'est de savoir dire son discours. La doctrine de Démosthène là-dessus vous est connue. Comme j'appréciais M. Routhier sur la lecture et non sur l'audition de ses discours, j'ai cru devoir me taire sur l'excellence et le prestige de son action oratoire. Il possède éminemment ce don de la parole. Il en sait aussi l'importance souveraine. Je vous donne sur ce sujet sa propre pensée.

Ses paroles autorisées et la leçon qu'elles renferment termineront mon humble étude :

" L'intelligence, l'imagination et la sensibilité, est-ce
 " bien là tout ce qu'il faut pour être orateur ? Je ne le
 " crois pas. On peut posséder ces précieuses facultés et
 " n'être pas orateur. On sera alors un écrivain éloquent
 " peut-être, un poète ; mais on pourra très bien ne pas
 " être orateur. Veillot fut un vrai poète en prose et un
 " polémiste éloquent, mais Veillot ne fut pas orateur.
 " Les grands poètes du XVIIe siècle possédaient à un
 " très haut degré la sensibilité, l'intelligence et l'imagi-
 " nation, mais il n'étaient pas orateurs. Tous les jours
 " nous rencontrons des hommes admirablement doués
 " sous le rapport de l'imagination, de la sensibilité et de
 " l'intelligence et qui cependant sont incapables de faire
 " le moindre discours. Que leur manque-t-il ? — La pa-
 " role. — Ils font au-dedans d'eux-mêmes de magnifiques
 " discours, pleins d'idées, de sentiments et d'images.
 " Mais ces discours ne tomberont jamais de leurs lèvres.
 " Quelle est donc la faculté qui leur fait défaut ? Quel
 " est le don qu'ils n'ont pas reçu ? J'ai dit : la parole !
 " Mais qu'est-ce que la parole ? quel est le verbe qu'il
 " faut posséder pour manifester au dehors l'œuvre con-

“ que intérieurement ? — C’est difficile à définir, mais je
 “ serais tenté de dire que c’est la *partie organique* de l’é-
 “ loquence. La sensibilité, l’intelligence, l’imagination
 “ en sont l’âme, et la parole en est le corps. C’est à la fois
 “ une *voix* et une *facilité naturelle d’expression*, un lan-
 “ *gage* mis par la nature à la disposition de l’âme
 “ comme un instrument entre les mains d’un artiste. Si
 “ cet instrument fait défaut, l’artiste est muet ; il pour-
 “ ra concevoir et sentir les plus belles choses, mais il ne
 “ pourra les exprimer de manière à faire passer dans les
 “ autres ses propres émotions. C’est encore là un don
 “ naturel qui peut être cultivé, développé, perfectionné,
 “ mais auquel l’étude ne saurait suppléer.

“ Le *fiunt oratores* classique n’est pas vrai ou il ne
 “ l’est qu’à la condition d’avoir reçu du ciel les trois fa-
 “ cultés que tu as nommées et cette quatrième que j’ajou-
 “ te. Pour être vrai il faudrait changer la formule et
 “ dire : *Nascuntur eloquentes, fiunt oratores*. Les
 “ trois premières suffisent pour l’éloquence écrite, mais
 “ la quatrième est requise pour l’éloquence parlée.”

S. CORBEIL, Ptre.

LE BACCALAUREAT

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

Les *Annales* ont pour but d’enregistrer tous les faits, incidents, aventures qui constituent l’histoire de la famille térésiennne. L’incendie de 1881 a dévoré bien des cahiers, bien des pages, depositaires discrets des trésors anciens. Les anneaux qui reliaient ainsi le passé avec le présent ont été brisés, perdus ; il sera très difficile de rétablir la chaîne interrompue. Il faudra s’en rapporter à la mémoire des hommes. J’ai brillé assez par cette faculté, je puis le dire avec ou sans vanité : c’est un don que je partage avec le perroquet et qui m’a valu plus d’une fois l’honneur d’entendre cette louange : “ enfant d’heureuse

mémoire, en attendant le jugement," ce qui me mènera probablement au siècle éternel. Je me suis laissé répéter que je ne ferais pas mal de confier mes souvenirs à notre petite revue. J'ai déjà commencé. Ce travail ou cette récréation me va. Les vieux disparaissent vite, je ne tarderai pas à les suivre et j'aime ces paroles de Charles Nodier que M. J. C. Taché a mises en tête de ses légendes : "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées." Ajoutez "du peuple des collègues" et vous aurez le motif qui m'engage à continuer dans mes voies.

Je remonte le cours des âges et je vous ramène vingt-sept ans en arrière. Nous sommes à la fin de juin, le 21. Aujourd'hui vous seriez déjà à la veille de la sortie, mais alors nous en avons pour une quinzaine à soupirer après la liberté et à souffrir de la chaleur dans nos dortoirs à plafonds bas, où l'air arrivait avec difficulté, où les zéphyrus trouvaient peu d'espace pour exécuter leurs cabrioles. C'est la St-Louis, fête patronale du supérieur, M. Dagenais ; en même temps nous chômons Saint-Louis de Gonzague, l'un des titulaires de notre chapelle, je crois, et le modèle des écoliers.

L'Académie St-Charles était encore dans sa première jeunesse et dans toute son effervescence. A elle revenait le droit de préparer la séance. Comme elle était dans son printemps, elle donnait, avec quelques fruits magnifiques, beaucoup de fleurs qu'elle se plaisait à étaler. Parmi ces fleurs il se mêlait bien quelques pavots qui jouaient le mauvais tour d'endormir les auditeurs. Peut-être trouverez-vous que les temps d'aujourd'hui sont changés en mieux, je ne veux pas porter de jugement.

C'est un souvenir de cette fête du 21 juin 1866 que je vous donne. A quel propos ? A propos des compositions du baccalauréat qui seront commencées, si elles ne sont pas finies, lorsque paraîtra cette livraison des *Annales*. Je me permets de livrer à l'impression ce travail de ma jeunesse, — un peu parce que, comme les pauvres gens, — je ne veux rien perdre de mon bagage littéraire, mais bien plus pour mettre nos élèves au courant du passé.

Ils pourront faire des rapprochements et juger jusqu'à quel point il leur est permis de se croire supérieurs à ceux qui les ont précédés. Ça calmera leur conscience. Ils apprendront aussi comment, dans ses débuts, l'Académie exerçait ses membres novices pour les façonner.

Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il s'agit ici de pages écrites par un jeune homme à la fin de sa rhétorique. Elles portent leur cachet avec elles-mêmes. Le premier venu constatera que l'auteur, en véritable écolier, se croit un écrivain parce qu'il a réussi à citer avec plus ou moins d'à-propos La Fontaine qu'il connaissait assez et ses auteurs latins qu'il espérait ne jamais oublier.

Maintenant les souvenirs m'arrivent en foule. M. le supérieur Dagenais, malade depuis des années, s'en allait languissant. On crut qu'un voyage ramènerait ce corps épuisé. Avec M. G. Thibeault, curé de Longueuil, il était allé visiter les chutes Niagara. "Quels compagnons bien assortis!" disait notre regretté M. Charlebois. Comme ils devaient s'entendre! M. Dagenais racontant ses impressions, dirait que les chutes font tant de bruit qu'il ne pouvait, lui, se faire entendre. Mon Dieu! dans le silence des corridors, c'est à peine si sa voix éteinte pouvait faire parvenir un son à nos oreilles attentives. Le curé de Longueuil de sa belle voix reprendrait: "tut... tut... tut... moi, je tousse plus fort que la merveille décrite par Chateaubriand!" Ces messieurs devaient revenir le 20, veille de la St-Louis, et les élèves, en grande tenue, attendaient leur arrivée pour présenter l'adresse. Nos pèlerins ne vinrent point, ils passèrent la nuit à St-Martin, chez leur ami, M. le curé C. Dubé. Le lendemain tout se passa admirablement; il y avait beau soleil, de la musique, de la poésie et de l'éloquence donc!

Il n'est pas inutile de rappeler que le pays sortait d'une vive alerte causée par une seconde invasion féniénne, que nos volontaires avaient été pour la première fois depuis 1812 envoyés à la frontière. L'ardeur militaire reveillée depuis quelques années avait fait de nos collégiens des miliciens qui n'auraient pas demandé mieux que de jouer pour tout de bon au soldat et d'aller faire le

coup de feu, quand cela ne leur aurait valu qu'une vacance. De plus en cette même année, comme en 1893, le choléra, qui avait sévi en Europe, nous menaçait d'un autre invasion autrement redoutable. La crainte et la terreur dominaient les âmes et une retraite comme celle du mois de septembre fut suivie avec grande piété et ferveur dans les derniers jours de mai.

Les supérieurs s'étaient consultés et avaient décidé qu'à la première apparition de l'épidémie, les collèges congédieraient leurs élèves. C'est pourquoi les épreuves du baccalauréat avaient été avancées d'un mois. Toutefois, par prudence, afin de garder une poire pour la soif, la composition en histoire avait été remise à l'automne ou au commencement de juillet si nous avions le bonheur d'échapper au monstre choléra. En ce temps là, dans les diocèses de Montréal et de St-Hyacinthe, seul le séminaire de Ste-Thérèse était affilié à l'Université Laval ; les élèves allaient à contre-cœur devant ces épreuves qui ne donnaient aucun avantage réel comme on se plaisait à répéter ; un surveillant nous arrivait d'un autre collège, et toutes les compositions étaient corrigées à Québec où, le plus souvent, nous n'avions qu'un seul de nos professeurs pour nous protéger, si de protection il était besoin. Sur ce je vous présente ma chétive progéniture, laissant au nouveau-né le nom qu'il reçut à son baptême.

S. ROULEAU, Ptre.

PÉRIPÉTIES DU "BACCALAURÉAT"

Comme le jeune soldat qui pour la première fois s'est vu sur un champ de bataille, aime, lorsque le péril est passé, à raconter ses craintes, ses inquiétudes et ses espérances, moi aussi, Messieurs, je veux vous faire part de tout ce qui s'est passé dans mon âme, lorsqu'il m'a fallu, ces jours derniers, entrer en lice et combattre. Vous vous étonnez déjà, Messieurs, et sans doute vous me prenez pour un de ces valeureux champions qui viennent de chasser le fénien de notre territoire. C'est

trop d'honneur me faire, Messieurs. Quoique depuis plusieurs années je m'exerce à manier la carabine, mon pays ne m'a pas encore confié la noble tâche de défendre ses drapeaux ; mais j'ai été appelé à un autre genre de combat, à un tournoi en champ clos où l'on n'a d'autre arme que sa plume. Il n'y allait pas de la vie dans cette lutte, c'est vrai, mais en était-elle pour cela moins redoutable ? Il s'agissait d'honneur, de gloire, et quel est le jeune homme qui pourrait rester insensible à ces mots magiques ? Pour moi, Messieurs, je l'avoue, lorsque j'entendais prononcer le mot de "baccalauréat," je sentais mon cœur palpiter dans ma poitrine.

Depuis longtemps nous étions avertis de nous préparer à l'épreuve. Mais comme tout ce qui nous apparaît dans le lointain nous touche peu, je n'y songeais guère. Cependant les jours s'écoulaient rapidement, et même nos chefs ne voulant pas que le terrible fléau dont nous étions menacés, nous enlevât l'honneur de la lutte, avancèrent l'heure du combat. Pris presque à l'improviste, "mes armes, m'écriai-je, mes armes !" et je me précipitai dans mon arsenal. Tout était couvert de rouille ; cependant dans trois semaines je devais descendre dans l'arène. Le travail était immense, plus d'une fois je faillis perdre courage. Mon imagination me faisait entrevoir mille dangers. Elle me représentait mes armes pliant et se brisant à la première attaque. A coup sûr le combat devait m'être funeste, je devais être vaincu, et alors, comme le renard de la fable, car je tenais au moins à ma réputation de bravoure, je disais : "la couronne du vainqueur n'est pas assez riche, je n'en veux point." Toutefois cette arrière-pensée de la vanité ne pouvait me satisfaire et je revenais toujours comme malgré moi à d'autres sentiments. En effet, un jeune homme peut-il cesser d'espérer ? J'éloignais donc aussitôt de mon esprit toutes ces pensées un peu sombres pour ne contempler l'avenir que sous des couleurs brillantes. "Quoi, me disais-je souvent, plusieurs de mes confrères m'ont précédé dans la carrière ; la palme de la victoire est venue couronner leurs efforts et je ne pourrais

marcher sur leurs traces ! Me rappelant ce vers d'Horace :

“ *Nihil mortalibus arduum est,*”

“ Rien n'est impossible aux mortels,”

je me sentais animé d'un nouveau courage, et l'étude me devenait moins pénible.

Je m'aperçus bientôt que je faisais de rapides progrès. Ah ! c'est alors que mon imagination se plut à bâtir des châteaux en Espagne et à faire mille beaux rêves. Je veux vous raconter l'un de ces rêves, au risque de voir sur vos lèvres un sourire de pitié.

On était aux calendes de mai. J'avais fait, comme on dit en termes d'écolier, une bonne semaine. Le thème latin, la version latine, et, qui l'aurait cru ? la version grecque elle-même m'avaient réussi. Je bâtissais là-dessus de belles espérances pour le baccalauréat. “ Un thème et une version ne sont après tout qu'un thème et une version et si j'ai bien fait ceux-là, pourquoi ne réussirai-je pas de même au baccalauréat ? ” Restait le discours de la semaine, et il devait être expliqué ce même matin. Je l'avais travaillé et j'en augurais bien. Fier de mes succès comme la laitière de son pot au lait, je commence mes calculs : “ Je gagne tant, sur le thème . . . autant sur la version . . . le discours . . . il est bon. Me voilà bachelier !!! Une fois bachelier, je m'installe à l'université. Bientôt je suis licencié médecin et plein d'un beau dévouement je consacre toute ma science à soulager l'humanité souffrante. Les malades viennent à foison. Je suis bien payé, j'arrive à la fortune, aux honneurs. Soudain la cloche sonne. Mon rêve était trop beau pour me résoudre à l'interrompre. • J'avais à peine mis le pied en classe que j'apprends : “ O vanité ! O néant ! O mortels ignorants de leurs destinées, ” j'apprends que mon discours est complètement manqué. Adieu alors le baccalauréat, la clientèle, la fortune ! Pourtant, plus discret que la laitière, je n'allai pas conter l'aventure à mon voisin. Je me contentai de crier plus fort que jamais : “ je ne tiens point à être bachelier, ” à

quoi plus d'un malin répliquait : "les raisins sont trop verts." Je ne savais que répondre, et affectant un air stoïque, je m'efforçai de paraître indifférent à tout.

A la veille du combat, je sentis se réveiller mon ardeur guerrière et, tout en dissimulant mes sentiments je me préparai. L'espérance venait de renaître en mon cœur, mais je ne pouvais en même temps me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Le soir je voulus en vain faire des efforts pour me maîtriser, recouvrer le calme. Pourtant j'aurais bien désiré qu'on pût dire de moi ce que Bossuet a dit du grand Condé : "que le matin de sa première bataille il fallut réveiller d'un sommeil profond cet autre Alexandre." Mais je n'étais point dans mon état normal, car pour la première fois je fus plus matinal que la cloche.

L'heure fatale sonne : "*Venit summa dies et ineluctabile tempus.*" Cherchant inutilement à voiler notre inquiétude sous une apparence de gaieté, nous nous rendons à la salle des compositions. Avec quelle ferveur fut récité le *Veni Sancte Spiritus* ! puis suivit un profond silence. La tête inclinée, la bouche béante, chacun prête une oreille attentive. Le formidable cachet est rompu, et à ce léger bruit je ne sais quel tressaillement s'empara de mes membres. Alors le surveillant, d'une voix grave et solennelle, annonce la composition littéraire. C'était un discours d'adieu qu'adressait à sa famille un missionnaire partant pour le Canada. Mon premier soin fut de jeter les yeux autour de moi. Tous les visages étaient rians. Moi seul je n'aimais pas ce genre de discours, je trouvais qu'il sentait trop le sermon. Mais une fois à l'œuvre je retrouvai toute ma sincérité, et cédant à un mouvement d'orgueil, je crus pouvoir me comparer à un grand guerrier, dire de moi ce qu'on a dit de César : "Qu'au milieu des combats j'étais impassible comme dans mes jeux." Cependant l'inspiration venait lentement ; déjà une heure et près de deux s'étaient écoulées, j'entendais le papier frémir sous la plume de mes condisciples et moi je n'étais qu'au début. Enfin je fis un effort suprême et je jetai sur le

papier... le plus fin de mon esprit. Au sortir de la salle je me gardai bien de dire comment j'avais traité mon sujet.

Le lendemain nous fut proposée la lutte que je désirais le plus ardemment, la question de littérature. C'était là que j'attendais mon adversaire et que je voulais combattre d'un pied ferme. Eh bien ! Messieurs, qu'arriva-t-il ? On nous posa une question qui ne se trouvait point dans notre auteur. Une fois, une seule fois le professeur l'avait traitée en classe. Mais voyez quelle fatalité ! quel guignon ! précisément ce jour-là, j'étais à l'infirmerie. Me voici donc désarçonné avant même d'avoir tiré l'épée. J'allais me laisser abattre lorsque je me rappelai ce chevaleresque proverbe : "fais ce que tu peux, adviene que pourra." Je réprimai mon humeur un peu morose et je me remis à l'œuvre tout en laissant échapper parfois quelques mots de dépit. Irrité comme j'étais, je ne sais quels sentiments bouleversèrent tour à tour mon âme. Quand je revins dans mon assiette, j'éprouvai un peu de tristesse et je résolus bien de prendre ma revanche le lendemain.

Enfin parut le thème latin ! Sa longueur et son style m'effrayèrent ; un instant j'eus l'idée de prendre la fuite, mais c'est si lâche de reculer. Force me fut donc de me mettre au travail. Je soufflais, suais, étais rendu, lorsque la cloche vint nous avertir que notre temps était fini.

Encore quelques heures et nos copies voguaient tranquillement sur les eaux vertes du Saint-Laurent. Avec elles ne s'envolèrent point mes soucis. Un jour, deux jours s'écoulèrent et, tourmenté comme un vaisseau par la tempête, je passais continuellement de la tristesse à la joie, de l'espérance à la crainte. Tantôt il me semblait qu'on m'appelait et qu'on me décorait de la palme du vainqueur, tantôt je croyais voir ma question de littérature gémissant sous le lourd crayon d'un sévère correcteur et toute couverte de cicatrices ; mais à l'instant je pensais à mon thème, il me rachetait.

Enfin les nouvelles arrivèrent de Québec. Seul je

n'osais demander quel était le résultat du concours ; bien plus par crainte que par modestie. Je tremblais qu'on ne m'annonçât ma condamnation et j'aimais encore à me bercer d'espérances. Enfin je m'enhardis et bientôt je fus informé de tout : "*Sunt bona, sunt mediocria, sunt mala,*" et au nombre de ces derniers . . . mon thème latin ! Quelle déception !

Malgré cet échec il me reste encore une espérance, la question de géographie et d'histoire. Heureux si en parcourant les lacs et les fleuves de notre planète, je ne vais pas me noyer dans le Népissing ou le Memphremagogue, s'en visitant l'Afrique je ne reste enseveli dans ses mers de sable, sans pouvoir trouver d'oasis. Je crains aussi que parcourant l'histoire universelle, au milieu de ce labyrinthe de faits, de noms et de dates, je crains que le fil ne m'échappe. Cependant je me redis souvent pour animer mon courage : "*labor improbus omnia vincit.*"

C'est en ayant sans cesse les yeux sur ce vers du poète latin que je m'avance vers cette dernière épreuve. Je veux travailler pour lutter en brave, et si je succombe, j'aurai au moins la consolation de pouvoir m'écrier :

" Tout est perdu, fors l'honneur ! "

Séminaire de Sainte-Thérèse,
21 juin 1866.

S. ROULEAU, élève de Rhétorique,

IN MEMORIAM

Monsieur Louis Turcotte, curé de l'île Perrot, est décédé le 12 mai, à l'âge de 76 ans. En lui, le clergé voit disparaître un de ses vénérables doyens ; notre séminaire, un de ses vieux amis. Ses premières relations avec nous dataient de l'époque où il se trouvait curé de St-Hermas, dans notre voisinage. Transféré à l'évêché de Montréal, puis à l'île Perrot, il nous continua sa bienveillance qu'il se plaisait à nous exprimer par de chaudes paroles et, mieux encore, par des actes. Il poussait aux

études classiques dans sa paroisse, et plus d'un jeune homme a dû à cette initiative l'éducation qui l'a placé honorablement dans la société. M. Turcotte dirigea vers nous plusieurs élèves. Il les préparait parfois lui-même aux premières études de latin et ne cessait plus, ensuite, de s'intéresser à leurs progrès. Il fit plus encore en faveur de nos philosophes. Il fonda pour eux, en 1883, un prix spécial qui n'a pas peu contribué à stimuler le travail parmi nos élèves, à développer le goût et partant assurer le succès des études philosophiques.

Avant que les infirmités de ses dernières années l'eussent confiné dans son presbytère, M. Turcotte nous faisait de temps en temps l'honneur d'une visite à Sainte-Thérèse. Nous aimions à l'entendre exposer ses vues sur les questions du jour. Il y mettait une ardeur toute juvénile avec une assurance et un aplomb imperturbables. Il ne savait douter ni de lui-même ni de la valeur de ses opinions. Il avait des convictions tellement fortes qu'aucune objection ne pouvait même les entamer. Aussi bien les événements venaient toujours lui donner raison, vérifier ses calculs, réaliser ses espérances et ses prévisions. Cette naïve bonhomie faisait quelque peu sourire : chez un autre, elle eût paru suffisance ou présomption ; chez lui, c'était simplement la quiétude d'une âme droite qui devient inaccessible au doute, du moment qu'elle se croit en possession de la vérité. Bon et vénérable vieillard, qui n'arrivait pas toujours à nous gagner à ses idées, mais nous forçait toujours de rendre hommage à la sincérité de ses convictions, à l'intégrité de son caractère, à son inaltérable dévouement à la cause de Dieu et de l'Eglise ! Notre respect et notre reconnaissance le suivent au delà du tombeau.

A. NANTEL, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

Ave Maria ! 1er mai. — Salut à Marie et au joyeux retour du beau mois qui lui est consacré ! Nous sentons, ce matin, nos cœurs s'ouvrir plus grands à la confiance

en songeant que nous commençons la série des exercices du mois de Marie, que nous irons tous les soirs à l'église de la paroisse, pèlerins pieux, porter nos hommages, nos vœux, nos chants, nos prières ardentes aux pieds de la très sainte Vierge, notre mère du ciel qui nous écoute toujours, nous exauce de même.

Enfants, il nous faut demander à Marie cette année, une très grande faveur, il faut par la toute-puissante intercession de notre mère, forcer les portes du ciel. Cette très grande grâce que la sainte Vierge nous obtiendra assurément pour l'honneur de son divin Fils, vous la connaissez tous. *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.* Or aux grandes fins les grands moyens n'est-ce pas, entre simples mortels. Voici donc ce que je vous propose en l'honneur de Marie. Il est une pieuse croyance qu'on est *toujours* exaucé, dans les choses où la prière peut réussir, par la récitation de *mille Ave Maria*. Cette dévotion est toute désintéressée : elle ne comporte aucune indulgence que nous sachions ; il n'y a d'attachées que des grâces abondantes. C'est la nôtre évidemment, dans l'heure présente. En êtes-vous ? Moi j'ai déjà commencé. Qui me suivra ?

Fête de M. le Supérieur, 9 mai.—Le dix mai étant la veille de l'Ascension, nous avons dû, cette année, anticiper d'un jour la fête de M. le Supérieur. Du reste le cérémonial d'usage est observé en tous points. La veille, les élèves présentent leurs hommages à M. le supérieur ; et, dans l'après-dîner, à deux heures, il y a séance littéraire et musicale. La salle des *grands* a été décorée avec beaucoup de soins par M. A. Papineau, ecl., prof. de 6e. Des festons de verdure courent en replis uniformes le long des murs, se croisent en losanges sur le plafond et descendent en torsades autour des colonnes et des fils des lampes électriques. Au haut en face de la scène, est suspendue une grosse couronne de sapins massifs, et sur le fronton du théâtre, on lit, encadrées d'une guirlande en ligne brisée, ces quatre paroles du livre des Proverbes : *Gloria filiorum, patris eorum.*

L'académie St-Charles fait les frais de la partie littéraire de la séance.

“ Hier ” — disait le président dans son discours d'introduction — “ dans le secret de la famille, les élèves, par la bouche de M. le directeur, vous faisiez avec effusion leurs souhaits de fête. Permettez aujourd'hui que nous vous renouvelions publiquement l'expression vive et sincère de nos hommages et de nos vœux. La présente jeunesse que vous avez sans cesse sous les yeux, est le sujet de votre prédilection marquée ; votre inépuisable dévouement cependant, vos soins paternels embrassent toute la famille térésienne. C'est pourquoi unissant nos sentiments à ceux de nos frères aînés, nous confondons, en ce jour, l'expression de notre gratitude et de notre affection

Comme hommage spécial à présenter à son vénéré directeur, l'académie ne crut devoir s'inspirer ailleurs que dans ses livres. Elle donna donc tout d'abord quelques extraits de son journal *l'Académicien*. H. Ledoux lut un travail intitulé : “ Le printemps et le temps de la jeunesse. ” Dans le spectacle de la nature qui déploie en ce moment toutes ses énergies, l'écolier soucieux de son devoir et de sa destinée doit puiser un exemple et une leçon : se livrer au travail avec plus d'ardeur afin de faire plus abondante la moisson qu'il est appelé à récolter plus tard. — Dans “ Une fleur d'autrefois ” gisant au fond de son vieux dictionnaire, J. Mignault voit l'image d'une âme en peine, d'un cœur abattu par la douleur. Il faut consoler l'âme affligée ; il faut adoucir l'amertume où se plonge parfois le cœur d'un ami malheureux. — “ Un anniversaire ” par V. Léonard et “ Une pensée à M. Charlebois ” par J. Beaulieu, évoquent à propos le souvenir du regretté défunt et produisent dans l'assistance une attention marquée. — “ La superstition de mon oncle Louis ” (peurs de loups-garous) racontée par J. Geoffrion, apporte la note gaie et fait agréablement diversion avec les morceaux précédents. — Enfin A. Nantel dans “ Le rêve d'un Académicien, ” exprime, sous le voile de l'allégorie, la tendre et persévérante sollicitude dont M. le supérieur entoure les

membres de l'académie St-Charles, et la ferme résolution de ceux-ci de ne déroger jamais à leur belle et noble devise : *Excelsior !*

Dans la seconde partie de la séance, on joua un drame du P. Tricard, S. J., Ce drame, en un acte et en vers, met en relief un épisode historique de la vie de Lamennais, en 1835, alors que le prêtre dévoyé, séparé de l'Eglise, se trouvait à Paris, malade, absorbé dans ses sombres pensées et ne songeant qu'à semer le trouble et la division dans les esprits. Un juif allemand, ébranlé par la lecture de l'*Essai sur l'indifférence*, quitte son pays pour venir chercher les derniers éclaircissements auprès de l'illustre écrivain. Mais quoi ? l'auteur de l'*Essai* est déjà l'auteur des *Paroles*. Lamennais écoute cependant avec tristesse son visiteur et, après hésitation, loin de le détourner de son dessein, il le renvoie à l'abbé Auger, vénérable prêtre de Notre-Dame.

Avant de donner cette pièce, P. Cousineau, élève finissant, fit connaître, dans un préambule, le personnage à la fois triste et renommé qui en est le sujet. "Lamennais est un de ces hommes à l'égard desquels on ne saurait rester indifférent. Après avoir défendu le trône et l'autel avec cette ardeur passionnée qui le caractérisait, il finit par saper l'un et l'autre avec un infatigable acharnement. Aimé ou haï de son vivant, Lamennais est resté une énigme pour la postérité...."

La dernière partie de la séance fut remplie par un monologue : "Une ou deux métamorphoses" du R. P. Delaporte, S. J., et une saynète : "Les deux conférenciers." Voici du reste en entier le programme de la séance :

FÊTE DE M. LE SUPÉRIEUR, 9 MAI 1893.

HOMMAGE DE L'ACADÉMIE ST-CHARLES.

Ouverture : Fanfare.

Discours d'introduction,
Quelques extraits de l' "Académicien"
"Don Cæsar march"

E. Lefebvre.

(Orchestre).

LAMENNAIS

(Drame en un acte, en vers—H. Tricard, S. J.)

Préambule,

P. Cousineau.

PERSONNAGES :

Hugues-Félicité de Lamennais,	A. Ethier.
Béranger,	J. Verschelden.
Conrad Spiegel,	E. Lauzon.
Alain, (domestique),	J. Geoffrion.
Fantaisie ballet (violon) de Bériot,	T. Arbour.
“ Une ou deux métamorphoses,”	P. Delaporte, S. J.
A. Paiement.	

LES DEUX CONFÉRENCIERS.

(SAYNÈTE.)

Tripouillon,
L'Empêtré,E. Lauzon.
J. Barsalou.

Finale : FANFARE.

Etaient présents à la fête : RR. PP. Roy et Vanier du collège St-Laurent ; M. J. Lonergan, curé de Ste-Brigitte, Montréal, et ses vicaires MM. Gervais et L. Desjardins ; MM. Leblanc, curé de St-Martin ; M. A. Coutu, curé de St-Vincent de Paul, et son vicaire M. Lavallée ; M. J. Aubin, curé de Ste-Rose, et son vicaire M. Cloutier ; M. J. Bonin, curé de St-Augustin ; M. R. Hêtu, curé de Ste-Scholastique ; M. T. Archambault, curé de Ste-Monique ; M. Ethier, curé de Glen'sfalls, E.-U. ; M. P. Odonnell, curé de St-Mary, Montréal ; M. W. Omeara, curé de St-Gabriel, Montréal ; M. G. Dugas, de Ste-Anne des Plaines ; M. A. Corbeil, de Ste-Cunégonde, Montréal ; M. A. Carrières, de St-Charles, Montréal ; M. A. Martel, vicaire de St-Lin : M. A. Carrières, vicaire de St-Jérôme.

SUCRE, 10 MAI.—Pas de plus belle circonstance pour

chômer notre traditionnelle fête au sucre : en même temps douce et excellente manière de nous rappeler que c'est aujourd'hui la vraie fête de M. le supérieur, la St-Antonin.

Donc après nos trois heures de classe de la matinée, cet après-midi, trêve de la classe de grec, respirons à l'aise, et, rataplan tambour battant, milice en tête, dirigeons-nous vers le grand ravin de la ferme McCullock le plus éloigné là-bas, à un bon mille de distance. C'est là qu'on nous attend, table dressée sur le tapis de verdure qui n'est encore qu'embryon, à l'abri des grands arbres de la forêt qui bourgeonnent à peine. Du reste la température est délicieuse ; tout le monde se donne aux anges ; le bonheur semble parfait : au tableau il ne manque pas même les ombres. Quoi donc ? Est-ce la neige qui a fait défaut ? on aurait pu le croire ; serait-ce l'appétit ? pas vraisemblable assurément ; c'est donc le sucre ? On ne dira pas que c'est la coutume Et... ne faut-il pas des ombres au tableau pour faire ressortir les couleurs ? . . .

OURSE ET OURSON, 19 mai.—Nous avons vu l'ours : ils étaient deux, un gros et un petit ; deux ours bruns conduits par deux bipèdes français, gens pacifiques, toujours graves et sans fatigue.

L'ourson n'est pas trop mal léché, fait gentiment la culbute, donne la main, danse court et dru dans l'admirable crainte du bâton. Mère ourse, assez bien faite de corps, mais vrai ourse quant à l'esprit, ne sait et ne veut faire qu'une chose : danser la ronde et donner l'accolade à son maître. Faut-il grimper dans un arbre, nenni : elle devient têtue comme un *âne breton*. Humiliant pour un meneur qui sait encore rougir.

A L'ACADEMIE SAINT-CHARLES, 30 MAI.—“ La corde de l'arc ne doit pas toujours être tendue, ” dit le proverbe, et le proverbe a raison, puisqu'il n'a jamais tort. Ce serait malheur vraiment si la corde de l'arc venait à se rompre. Aussi les académiciens du séminaire de Ste-Thérèse, gens de lettres, dit-on, mais avant tout hommes pratiques, ont résolu d'interrompre aujourd'hui le cours

de leurs travaux et de se payer le luxe d'une petite fête champêtre. Comme une troupe folâtre et joyeuse, nos *immortels* et leurs frères cadets, les candidats, entourant leur père dévoué, le Rév. A. Nantel, directeur de la société, se dirigent vers le bocage situé à quelque distance du collège, à l'ouest du chemin de fer de St-Jérôme. Quelques invités font partie du corps académique en liessc. Ce sont messieurs Rouleau, Pilon, Corbeil, Sauriol, et Coursol, prêtres du séminaire, ainsi que M. Aldéric Robillard, étudiant en droit et ancien président de l'académie. Sur le coteau, à l'ombre de nos grands et beaux érables, trois confrères, partis avant les autres, avaient dressé la table. Dois-je dire si le menu faisait honneur à la circonstance ? Je préfère déclarer que les convives firent honneur au menu. A la fraîcheur du bois l'on mangea bien et l'on but (?) du *cidre-champagne*, de la fabrique A. Jasmin, — frugal goûter assaisonné de gais propos.

Des académiciens nese contentent pas de satisfaire leurs appétits sensibles. La note intellectuelle domine toujours dans leurs réunions, de quelque nature qu'elles soient. Au cliquetis des couteaux et des fourchettes succéda donc bientôt l'éloquence des orateurs. Les "santés" suivantes furent présentées : "A l'Académie," par monsieur le préfet des études E. Pilon. Il y fut répondu par le président E. Lefebvre ; "Au Directeur de l'Académie," par le vice-président H. Ledoux ; réponse par monsieur le Supérieur ; "Aux invités," par le secrétaire P. Cousineau ; réponse par monsieur Aldéric Robillard. "A l'Alma Mater," par H. Latour ; réponse par monsieur S. Rouleau ; "Aux Philosophes finissants," par J. Geoffrion ; réponse par J. Beaulieu. Messieurs les abbés Corbeil, Sauriol, ainsi que monsieur le directeur des élèves E. Coursol, voulurent bien communiquer aussi les impressions qu'avait fait naître en eux cette petite fête de famille.

A titre d'intermède, notre candidat musicien J. Barsalou nous chanta des couplets composés pour la circonstance par l'académicien J. Geoffrion.

La musique et l'éloquence tenaient en réserve d'autres

bonnes pièces ; mais de gros nuages s'amoncelant à l'horizon, il fut jugé prudent de revenir au collège sans plus tarder.

Malgré ce léger contretemps, la fête n'en réussit pas moins. Tous revinrent enchantés, reposés de leurs fatigues, prêts à se remettre au travail avec plus d'ardeur.

PHILÉMON COUSINEAU.

La classe de Secowle, 30 mai. — Dans la veillée de ce même trente mai, la classe de seconde nous ménageait un autre régal, tout de littérature celui-là. Elle avait choisi ce jour et cette heure pour chômer son patron privilégié, Saint-Grégoire de Nazianze. Le 30 mai fut donc un jour bien rempli, puisqu'il était dix heures sonnées lorsque nous avons songé à aller réparer nos forces pour les travaux du lendemain.

La séance s'ouvrit par une dissertation dialoguée sur "la lecture des modèles," à laquelle onze personnages prirent part. La discussion — sur le choix judicieux des modèles, la meilleure méthode de les lire, l'importance d'une lecture intelligente et accentuée — fut conduite avec logique, animation, intérêt, et la victoire se déclara en faveur de la lecture des classiques grecs et latins : Homère, Virgile, Horace, et les pages immortelles de la littérature française du XVII^e siècle. Puis vinrent successivement un monologue : "L'école buissonnière," un dialogue à trois personnages : "Les lapins," enfin la pièce de résistance : "Le voyage de Boulogne-sur-mer," comédie-vaudeville en deux actes. *Rira bien qui rira le dernier*, aurait pu ajouter l'oncle Lancelot à ses dictons populaires qu'il avait appris, lorsqu'il était dans la garde nationale : car à la fin les mystificateurs furent bien eux-mêmes les mystifiés, en dépit de leurs trames habiles et de leur maligne escroquerie, etc., etc.

Tout est bien qui finit bien, à la réserve pourtant de "l'Artiste incompris," chanson comique dont le succès, — non le mérite — resta quelque peu voilé, grâce au défaut d'acoustique de nos salles et au manque d'adaptation du local avec la voix du musicien.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE MAI

PARFAITEMENT BIEN

S. Lonergan, J. Roussil, A. Ethier, C. Racine, Z. Alarie, J. Godin, O. Lorrain, A. Ouimet, A. Graton, S. Guillet, V. Joannette, A. Chaurest, E. Lauzon, J. Filiatrault, A. Graton, A. Langlois, W. Kennedy, R. Lauzon, G. Rochon, L. Bélanger, E. Coursol, Z. Filion, E. Hébert, J. Kimpton, E. Labelle, S. Ouimet, G. Piché, A. Ouimet.

TRÈS BIEN

A. Benoit, A. David, H. Deschambault, E. Groulx, E. Lauzon, H. Ledoux, E. Lefebvre, Z. Nepveu, S. Barrette, L. Graton, J. Lorrain, J. Mignault, P. Roy, A. Brosseau, J. de Lamothe, J. Drouin, U. Labelle, C. Lacasse A. Lalande, M. Daunais, E. Dubois, F. Samoïsette, W. Ste-Marie, C. Thérien, D. Chaumont, L. Dubois, A. Francœur, J. Isabelle, P. E. Rochon, A. Bastien, O. Boyer, J. Isabelle, P. E. Rochon, A. Bastien, O. Boyer, S. Cloutier, E. Coursol, Z. Dupras, C. Lauzon, E. Longpré, A. Chamberland, J. de Lamotte, J. Desjardins, A. Desroches, G. Faucher, Z. Graton, A. Messier, P. Ouimet, A. Dion, F. Filion, A. Labelle, A. Labelle.

PRESQUE TRÈS BIEN.

A. Laplante, H. Latour, A. Nantel, H. Blondin, A. Langlois, E. Lapointe, H. Longpré, N. Fauteux, S. Fortier, L. Lapointe, A. Papineau, A. Valois, A. Archambault, M. Brunet, J. M. Filiatrault, A. Gauthier, A. Ste-Marie, Z. Thérien, A. Bernard, D. Filiatrault, Y. Legault, N. Desjardins, F. X. Gaudet, G. Germain, L. Groulx, J. Hurtubise, H. Laurendeau, J. Lavigneux, J. U. Leclair, H. Leguerrier, A. Roger, E. Bélaïr, S. Bourvette, U. Cyr, L. Desjardins, O. Desjardins, J. Lonergan, R. Millette, Al. Vepveu, A. Neveu, A. Saint-Onge, P. E. Alarie, O. Dion, W. Hurtubise, C. Curry, D. Dorais, G. Gascon.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE.

Philosophie morale.—1ers A. David, P. Cousineau, A. Ethier, H. Ledoux, J. Verschelden ; 2e E. Lefebvre, 3e E. Groulx.

Physique.—1er M. Bernard, et E. Lefebvre, 2e H. Ledoux ; 3e A. David ; 4es J. Roussil, Ethier, R. Cadieux.

Mathématiques.—1er M. Bernard ; 2e Z. Nepveu ; 3e H. Latour ; 4e H. Ledoux.

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er J. Morin ; 2e J. Mignault ; 3e A. Fauteux ; 4e L. Boileau.

Thème Latin.—1er—J. Mignault ; 2e C. Chaumont ; 3e B. Gaudet ; 4e Z. Alarie.

Version grecque.—1er J. B. Aubry ; 2e J. Mignault, 3e A. Fauteux ; 4e O. Lorrain.

Anglais.—1er J. Morin ; 2e J. Mignault ; 3e A. Fauteux ; 4e C. Chaumont.

SECONDE.

Composition française.—1er A. Fortier ; 2e S. Guillet ; 3es C. Chaumont, J. Drouin, A. Papineau.

Préceptes de littérature.—1ers V. Joannet et A. Taillefer ; 2e J. Drouin ; 3e A. Latour et A. Papineau ; 4e H. Labelle.

Amplification latine.—1er E. Gaboury ; 2e J. Drouin ; 3e A. Fortier ; 4e V. Joannet.

Anglais.—1er J. Barsalou ; 2e A. Papineau ; 3e J. Drouin ; 4e E. Gaboury.

TROISIÈME.

Vers latins.—1ers A. Gauthier, E. Corbeil, et C. Lafortune ; 2e Z. Thérien ; 3e J. M. Filiatrault ; et J. Saint-Jacques.

Version latine.—1ers J. Saint Jacques et Z. Thérien ; 2e C. Lafortune ; 3e J. Archambault et M. Brunet.

Algèbre.—1er C. Lafortune ; 2e M. Brunet et Z. Thérien ; 3e S. Archambault ; 4e Ant. Gauthier.

Histoire ecclésiastique.—1er C. Lafortune ; 2e T. Morin ; 3e J. Saint-Jacques ; 4e J. Archambault.

QUATRIÈME.

Mémoire.—1er A. Graton, 2e A. Langlois et Francœur ; 3es G. Thérien et Z. Potvin ; 4e T. Martin.

Thème latin.—1ers A. Langlois et A. Gratin ; 2es G. Thérien, P. E. Rochon et Z. Potvin ; 3e Th. Martin ; 4e A. Demers.

Algèbre.—1er A. Langlois ; 2e D. Filiatrault ; 3e A. Demers ; 4e A. Graton.

Histoire romaine.—1ers A. Langlois et A. Demers ; 2e A. Graton, 3e P. E. Rochon ; 4e D. Filiatrault.

CINQUIÈME

Version latine.—1er L. Groulx, 2e Al. Emery, O. A. Laferrière et G. Rochon ; 3e R. Lauzon et F. X. Laurendeau.

Thème français.—1ers O. Graton, S. A. Laferrière et G. Rochon ; 2e L. Groulx et E. Bernier ; 3e Eug. Coursol.

Mémoire.—1ers Al. Emery et L. Groulx ; 2es G. Rochon et Will. Kennedy ; 3es E. Bernier et R. Lauzon.

Anglais.—1er W. Kennedy ; 2e Jos. Lavigneur et F. X. Laurendeau ; 3e L. Groulx et J. B. Bertrand.

SIXIÈME

Thème latin.—1ers A. Chamberland et Z. Filion ; 2e E. Coursol, T. Verschelden et E. Labelle.

Thème français.—1er L. Cousineau ; 2e T. Verschelden, A. Chamberland et Z. Filion ; 3e L. Bélanger.

Anglais.—1ers A. Chamberland, H. Lévêque et T. Verschelden ; 2es E. Bélair, Z. Filion, A. Messier et G. Piché.

Arithmétique.—1er E. Hébert ; 2e A. Chamberland ; 3e H. Lévêque ; 4es S. Gauthier et E. Bélair.

COURS PRATIQUE (1ère division)

Grammaire française.—1er A. Hébert ; 2e A. Dion ;
3e F. Filion ; 4e P. E. Alarie et E. Jasmin.

Anglais.—1er Ad. Labelle ; 2e C. Hayes ; 3e A.
Hébert ; 4e P. Alary.

Arithmétique.—1er A. Labelle ; 2es A. Hébert et P.
Alarie.

COURS PRATIQUE (Seconde division)

Thème français.—1er G. Gascon ; 2e C. Hayes ; 3e R.
Morin ; 4es J. Latouche et C. Beaulieu.

Arithmétique.—1er R. Morin ; 2e G. Gascon ; 3e G.
Latouche ; 4e J. Latouche.

ECHOS DE L'ACADEMIE

UN ANNIVERSAIRE !

Un an passé.... J'écoute : un glas funèbre sonne,
Lugubre chant de mort qui de nouveau résonne
Dans mon cœur.... Je m'arrête et je verse des pleurs
Un an.... ô souvenir de tristesse passée !
Cloche, ne sais-tu pas ce que ta voix glacée
Réveille de douleurs ?

Un an, Térésien, voile ce jour funeste
Ou les chemins en deuil du village modeste
Virent le char funèbre escorté par vous tous
Défiler tristement dans la pompe des larmes.
Vous en souvenez-vous ?

Un an, me dit le glas, qu'il a laissé le monde
Ce prêtre, cet ami. La blessure profonde
Saigne encor dans les cœurs. Il survit à sa mort
Et survivra longtemps. Oui, toujours une flamme
Brûlera dans nos cœurs au souvenir de l'âme
Qui nous aima si fort.

Tout me parle de lui. Je passe, j'interroge....
Un bon vieillard courbé répète son éloge,
En versant une larme. Un enfant dit son nom
Et la mère à son fils qui n'a pas pu le connaître
Rappelle la bonté de cette âme de prêtre
Qui n'a jamais dit : non.

Ces murs, ces corridors, ces salles et ces voûtes
 Où résonna sa voix ; ces bosquets et ces routes
 Où, joyeux, il aimait à promener ses pas ;
 Et l'asile du pauvre et le saint édifice
 Où souvent il offrit le divin sacrifice :
 Tout me dit son trépas.

Sur ces doux souvenirs passeront les années ;
 Mais ces flots destructeurs, ces vagues effrenées
 Où tout va s'engloutir, semaines, mois et jours
 N'effaceront jamais de nos cœurs la mémoire
 Du prêtre, du pasteur dont la plus belle gloire
 Fut de donner toujours.

Paroissiens, à celui qui donna sans mesure
 Donnez à votre tour. Enfants à l'âme pure
 Qu'il aimait, vous surtout, pauvres infortunés
 Dont il a tant de fois consolé la misère,
 " Pour verser une larme avec une prière "
 Sur sa tombe venez !!

VICTOR LÉONARD.

27 avril 1893.

PROPOS D'ECOLIERS

Une rectification.—Je viens faire excuse auprès des bons lecteurs des " Annales " pour une erreur historique que j'ai commise dans mon article " Le centenaire de 1893 ". J'ai dit qu'avant la bataille de Tolbiac Clovis aperçut dans les airs la croix de Jésus-Christ. Je me suis trompé. J'ai confondu Clovis et Constantin.

Si l'on peut dire parfois " menteur comme un écolier, " je confesse pour cette fois une erreur, non un mensonge.

PHILIMON COUSINEAU.

Finis coronat opus.—Encore quelques mois et tout sera fini ; la vie écolière aura fui pour nous, finissants, comme un songe. Encore quelques instants pour bien dire, et nous serons lancés dans les voies mystérieuses de l'avenir, les uns consacrant leur vie au service du Seigneur, sous la livrée sainte du sacerdoce ; les autres donnant leurs veilles et leurs labeurs pour le succès de la bonne cause sur la " mer orageuse du monde. "

Depuis huit ans nous voguons sur le fleuve calme et paisible de la vie écolière, cueillant à foison les fleurs et les fruits qui en bordent les rives. Cette vie sans inquiétude ni souci, avec ses douceurs et ses charmes, est sur le point de s'évanouir. Chacune de ces huit années que nous avons passées sous le toit béni de l'*Alma Mater*, s'est dissipée, non pas, il est vrai, comme la fumée qui un instant blanchit l'horizon puis disparaît sans laisser trace de son passage ; non pas comme la feuille desséchée et sans vie qui vole au vent, mais chacune d'elles n'en est pas moins passée et sans retour.

Avant de quitter ce théâtre où pendant si longtemps nous avons joué notre rôle, repassons un instant les jours bénis que nous y avons coulés.

Arrivés, il y a huit ans, enfants sachant à peine balbutier, nous sortons du collège presque hommes faits et prêts à subir les rudes combats de la vie réelle. D'un bond, pour ainsi dire, nous avons passé sur les bancs des classes inférieures, nous avons traversé les champs fleuris de la littérature et de l'éloquence, nous avons tracé le lourd sillon de la philosophie et nous voici au terme : en moins de quatre mois, ce sera la fin.

Que nous reste-t-il des sentiments divers, des souvenirs tristes ou joyeux qui ont pu laisser une empreinte dans notre âme ?

Les peines — est-ce à moi de les énumérer ? — je n'ai connu que les soucis du thème latin, de la composition française, les petites punitions trop bien méritées, les ennuis d'un moment.

Et les joies, les délicieux moments sont si nombreux que ma plume rétive et paresseuse se refuse à les retracer. Ce sont ces douces récréations passées avec des amis, dont le cœur sait vous comprendre et dont les bonnes paroles dissipent les chagrins qui parfois obsèdent l'âme de l'écolier ; ce sont ces études, ces tête-à-tête avec un auteur qui jettent le charme dans l'âme et remplissent l'intelligence de science et de culture ; ce sont ces heures bénies passées en prière au pied des autels ; ce sont enfin huit années de fleurs et d'espérance, huit années de prépara-

tion aux luttes de l'avenir. Et cet avenir si redoutable, si mystérieux, que sera-t-il pour nous tous ?

Quelques-uns, sans doute, auront le bonheur de voir couler d'autres jours doux et calmes, sous les toits bénis de l'*Alma Mater* et goûter encore longtemps ses joies douces et franches, sa vie de délices. C'est vers ces confrères privilégiés que nous, pauvres voyageurs sur la mer orageuse du monde, tournerons les regards quand la vague menacera d'engloutir notre nef voyageuse, sûrs de trouver en eux des cœurs amis et généreux.

Nous reviendrons, comme l'a si bien dit, il y a quelque temps, l'un de nos anciens, "prendre un peu d'ombre et de frais en cette oasis hospitalière," puis nous reprendrons le combat avec une ardeur nouvelle et nous tâcherons de nous rendre dignes des hommes zélés qui, se faisant les mentors de notre jeunesse, ont sacrifié une carrière brillante sur une scène plus vaste, pour s'engager dans les voies modestes et trop souvent ingrates de l'éducation.

Unissons-nous donc de plus en plus à l'approche de l'heure suprême, futurs prêtres et laïques. Préparons-nous ensemble au combat, et marchons en avant.

HENRI S. LEDOUX.

1 mars 1893.

Réconciliation : — A un ami Jos. B....

Finissons le débat puisqu'on nous le demande,
C'est vrai, nous eûmes tort ; moi te faisant l'offrande
D'un vers défectueux,
Et toi le digérant sur un ton trop acerbe.
Je ne suis qu'un rimeur, toi, qu'un critique imberbe,
Avouons-le tous deux.

Je rengaine l'épée et réprime ma muse,
Car noblement hier tu me faisais excuse
Pour certains mots blessants,
Désormais sans aigreur, dans nos champs littéraires,
Quand il faudra lutter, luttons comme des frères,
Nous, plumes de vingt ans.

ARTHUR GEOFFRION.

LE FILS DU SEIGNEUR*(Imité de Lamennais)*

Il marchait seul à travers la tempête. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

Au château de son père, c'est un jour de fête. Les appartements remplis de convives rayonnent de lumière et d'allégresse. Pour lui, il s'enfonce dans les ténèbres et il marche sur le givre, et le givre crépite sous ses pas. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

La plaine est immense et sans habitations. La tempête mugit avec fureur en soulevant des tourbillons de neige. La forêt est tordue sous les efforts de la tourmente. Mais lui, parmi ce désordre de la nature, il s'avance calme et son œil est rempli d'une grande joie. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

Où va-t-il ? Dans quels dangers s'expose-t-il ? . . . Le méchant recherche les ténèbres pour accomplir ses noirs projets, pour implorer la puissance de l'abîme . . . Le jeune homme tient ses yeux fixés au ciel. C'est-à-dire qu'il en attend tout secours et toute force. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

On lui a dit : " Les pauvres meurent de faim, ils n'ont plus de vêtements." Et son cœur a été contristé et il s'est dit : " Je partirai ce soir au milieu de la fête, je volerai à leur secours." Et il est parti sans témoin, les épaules couvertes d'une épaisse fourrure et portant dans ses bras un lourd fardeau. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

La neige couvre ses épaules. Sa marche devient plus lente. La fatigue pénètre ses membres engourdis par le froid. Mais . . . voyez, son œil brille comme une étoile, l'espérance est entrée dans son cœur. Là-bas il a vu une pâle lumière et cette vue redouble son courage. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

Enfin, il arrive à la pauvre chaumière. Il frappe de sa main engourdie . . . A peine une flamme à moitié éteinte luit-elle encore sous les cendres de l'âtre. Une ombre, un

fantôme plutôt qu'une créature humaine se lève et s'avance pâle de frayeur. Et la couche dure sur laquelle il reposait laisse voir une femme, des enfants se pressant les uns contre les autres, vrais spectres de la misère. . . . La porte est ouverte. Que Dieu guide le fils du Seigneur !

*
* *

La tempête redouble ses fureurs. On dirait un souffle d'enfer, et au milieu de ce vacarme on croit entendre comme un ricanement de démons. Il semble que toute la puissance de l'abîme s'est réunie contre ce jeune homme qui s'avance là-bas. Il revient, il a fait des heureux. Ses bras ne portent plus leur lourd fardeau. Son épaisse fourrure ne couvre plus ses épaules, et le château de son père est bien loin là-bas !

Ses membres sont engourdis par le froid. Il marche à pas pesants à travers la plaine immense. Mais dans ses yeux et sur sa figure rayonne une joie divine. Bientôt il sent ses jambes ployer sous lui, il ne peut plus marcher. . . . il tombe. . . . et le jeune homme n'a plus son épaisse fourrure et le château de son père est bien loin là-bas !

*
* *

A ce moment les voix de la terre et celles de l'abîme se turent. Le silence succéda aux bruits de la tempête et aux craquements de la forêt. Une blanche colombe prenait son essor vers les voûtes azurées et l'on entendit dans les airs une voix, douce comme celle de la brise à travers le feuillage, harmonieuse comme celle des anges, et cette voix chantait :

“ Le sentier qui conduit à la demeure du pauvre est
“ aussi le sentier qui conduit à la demeure de Dieu ! ”

J. ALFRED NANTEL.

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.
